

LA SOCIÉTÉ GOUIN DU BURKINA FASO A L'ÉPREUVE DE L'ACCULTURATION OCCIDENTALE, DE 1898 A 2020

Kamya SOULAMA

Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso)

Kamyasoulama@yahoo.fr

Résumé

Les Gouin ou Ciraamba sont un des peuples à organisation politique non centralisée de l'Ouest du Burkina Faso. De 1898 à 1960, ils ont vécu sous domination coloniale. Connue pour être une période de profondes transformations des sociétés africaines, la colonisation n'a-t-elle pas été un facteur d'acculturation au sein de la société cerma ? Quels sont les aspects de cette société qui ont connu une déperdition du fait de l'intrusion coloniale ? Y a-t-il des spécificités chez les Ciraamba en matière de mutations socioculturelles ? Pour répondre à ces interrogations, nous avons adopté l'approche qualitative basée sur les enquêtes orales, l'observation et l'exploitation des travaux de nos devanciers. Cette contribution entend montrer la place de la colonisation dans l'édification de la néo-culture cerma. Elle vise aussi à montrer le lien étroit entre la culture et l'histoire. La colonisation a été porteuse de déperdition culturelle au sein de ce peuple. C'est le début de l'individualisme. L'identité de chasseur-guerrier du gouin a reçu un coup fatal. Il ressort en définitive que les structures sociales et économiques ont ressenti les effets de la colonisation.

Mots clés : *colonisation, mutations, socioculturelles, Ciraamba, acculturation*

Abstract

The Gouin or Ciraamba are one of the peoples with non-centralized political organization in Western Burkina Faso. From 1898 to 1960, they lived under colonial domination. Known to be a period of deep transformations of African societies, hasn't colonization been a factor of acculturation within Cerma society? What are the aspects of this society that have experienced a loss due to colonial intrusion? Are there specificities among the Ciraamba in terms of socio-cultural mutations? To answer these questions, we adopted the qualitative approach based on oral surveys, the observation and the exploitation of the works of our predecessors. This contribution intends to show the place of colonization in the construction of neo-culture cerma. It also aims to show the link between culture and history. Colonization was a carrier of cultural loss within this society. It is the beginning of individualism. The

identity of hunter-warrior of Gouin received a fatal blow. It ultimately appears that social and economic structures have undergone the effects of colonization.

Keywords: *colonization, mutations, socio-cultural, Ciraamba, acculturation*

Introduction

Le Burkina Faso actuel est riche d'une soixantaine de peuples. Les Gouin ou *Ciraamba* font partie des nombreux peuples qui vivent dans l'actuelle région des Cascades. Comme la plupart des ethnies de l'Ouest et du Sud-ouest de ce pays, ils sont un peuple à organisation politique non centralisée du fait qu'il n'existe pas d'autorité suprême dans la société gouin¹. Aussi, la société *cerma* est-elle bilinéaire à dominance matrilineaire (Dacher, 1987 : 45). En effet, l'enfant dès la naissance appartient à la famille de sa mère (matrilignage). Cependant, une relation intime ou des liens forts le lient à son père (Soma, 1984 : 5). L'une des particularités de ce peuple réside dans son système matrimonial. Celui-ci se caractérise par la double union. La première étape, le *drru* ou mariage provisoire donne l'occasion à deux jeunes de vivre maritalement. Un rite du nom de *buolamma* le légitime. La deuxième, le *cañni* ou mariage définitif met fin au premier. La jeune fille est reprise à son ami et mariée à un mari coutumier qui l'avait fiancée soit avant sa naissance ou peu de temps après². Sur leur site actuel où elles se sont installées depuis le XVIII^e siècle (Vassallucci, 1988 : 142), les populations *cerma* continuèrent de vivre leur culture. S'il est vrai que le peuple gouin et sa culture connurent des mutations avant l'intrusion coloniale, force est de constater que celle-ci entraîna une sorte d'accélération de l'histoire de ce peuple. En effet à partir de 1898, le pays gouin a été investi par les troupes coloniales françaises. Après la mise en place de l'administration coloniale, l'exploitation économique de l'actuelle région des Cascades dont fait partie le pays gouin commença (Sagnon, 1996 : 47). C'est un truisme de dire que

¹ Enquête orale auprès de Karama Gilbert, infirmier, le 15-03-2019 à Banfora

² Enquête orale auprès de SoulamaYersiguè, traditionaliste, le 03-07-2019 à Bounouna

L'exploitation de l'économie de cette région et du continent africain fut la principale motivation de la colonisation européenne. L'atteinte de cet objectif fondamental de l'entreprise coloniale a nécessité le recours à une diversité de moyens. Il est vrai que la domination militaire permit aux pays colonisateurs de s'approprier de vastes territoires en Afrique. Cependant, il faut aussi reconnaître que la domination culturelle a véritablement opérationnaliser l'exploitation économique des territoires conquis. La transformation des mentalités des gouin du fait de l'école, des migrations et de l'économie de marché conduisit à une mutation profonde de la société *cerma* et de sa culture. La conjugaison de ces facteurs a fortement impacté les valeurs culturelles gouin. Cette domination culturelle européenne dans la région des Cascades actuelle durant la colonisation a facilité la domination politique et économique. En d'autres termes, la domination culturelle européenne constatée en pays gouin à cette période a été le socle de la domination coloniale. Le succès de l'entreprise coloniale est donc moins lié aux victoires sur le plan militaire que sur le plan culturel. Ce faisant, la période coloniale est sans doute un temps de domination totale des Français en pays gouin et en Afrique : une domination politique, économique, sociale et culturelle. Dans ce contexte de domination culturelle européenne, l'on est en droit de s'interroger sur l'impact de la colonisation européenne sur la culture *cerma*. Comment l'entreprise coloniale a opéré des transformations socioculturelles chez les *Ciraamba* ? Quels sont les aspects de la société *cerma* qui ont connu une évolution du fait de l'intrusion coloniale ? Y a-t-il des spécificités chez les *Ciraamba* en matière de mutations socioculturelles ? Nous considérons que la colonisation a été un puissant facteur de déperdition culturelle en pays gouin. L'identité *cerma* a été fortement entamée durant la période coloniale de telle sorte qu'on a assisté depuis ce temps à une situation d'acculturation. Pour l'étayer nous avons opté pour une approche qualitative (Poisson, 1983 : 371) basée sur

L'observation, les enquêtes orales et l'exploitation des travaux de nos devanciers. Des personnes ressources appartenant à cette communauté ethnique ont été interrogées. L'observation a consisté à séjourner dans certains villages gouin afin de mieux comprendre les transformations opérées par la colonisation. Cette contribution a pour but de montrer la place de la colonisation dans l'édification de la néo-culture *cerma*. Aussi vise-t-elle à montrer le lien étroit entre la culture et l'histoire. Pour répondre aux interrogations posées plus haut, nous allons analyser d'abord l'expansion coloniale en pays gouin, ensuite les effets de l'entrée dans l'économie de marché sur la culture *cerma*, et enfin l'impact de l'école coloniale et de la crise de 1914-1915 sur la société gouin.

1. L'expansion coloniale en pays gouin

La conquête coloniale des peuples de la plaine de Banfora a un lien étroit avec celle de Bobo-Dioulasso. Engagé dans une guerre contre Français et Anglais, Samory Touré vit aux territoires voltaïques notamment le pays moaga, un véritable pourvoyeur de chevaux. Après la destruction du royaume Ouattara de Kong et du pays tiéfo, Noumoudara, l'almamy voulut prendre Bobo-Dioulasso, capitale du royaume du Gwiriko. Là, il y avait deux camps. D'un côté, le parti Ouattara qui s'était réfugié à Bobo-Dioulasso suite à la destruction de Kong. Il était opposé à toute concession. De l'autre, se trouvait le groupe de la princesse Guimbi Ouattara et l'imam Saguedi Sanou soutenu par les milieux maraboutiques. Il voulait préserver la paix. Finalement, c'est le deuxième camp qui triompha puisqu'une délégation composée de la princesse et de l'imam alla porter au chef du Wassoulou la soumission de la ville. Lorsque les colons français arrivèrent à Bobo-Dioulasso, les Ouattara dénoncèrent l'accord conclu avec Samory Touré et se rallièrent à elles. Cette fois-ci, c'est Pintiéba Ouattara accompagné de la princesse Guimbi

Ouattara qui alla porter la soumission du Gwiriko au commandant Caudrelier (Dacher, 1997 : 115-116). La conquête de cet Etat a donc été des plus aisées. Cependant, la prise effective de la ville de Bobo-Dioulasso donna lieu à des affrontements militaires lorsque le commandant Caudrelier y entra le 25 septembre 1897. Un traité de protectorat fut signé en décembre 1897 avec Pintiéba Ouattara qui s'autoproclama roi du Gwiriko et de Kong (Dacher, 1997 : 117). Du fait que toute la région de Banfora faisait officiellement partie de ces deux Etats, sa conquête venait donc d'être faite en même temps que celle de ces Etats. Les Français constatèrent sur le terrain que cette prétendue domination Ouattara dans la région de Banfora était bien une illusion.

La prise de Bobo-Dioulasso par la colonne Caudrelier en dépit de l'accord préalablement signé entre Samory Touré et la hiérarchie de l'État du Gwiriko, montrait clairement que les relations entre l'almamy et les Français n'étaient pas au beau fixe. C'est ce qui explique que la conquête des peuples de la plaine de Banfora ait été faite dans un contexte de traque des troupes samoriennes. Plusieurs chefs militaires français ont traversé cette région mais ce fut le lieutenant Teissonnière à la tête d'une colonne de 130 soldats qui fit la conquête de la plaine en 1898 (Sagnon, 1996 : 39-42). Le constat qu'on peut faire est que la conquête de la plaine de Banfora a été relativement facile. Il n'y a pas eu d'affrontements militaires dignes de ce nom.

A la suite de cette conquête, l'administration coloniale a mis tout en œuvre en vue de l'entrée des populations de la plaine dans l'économie de marché.

2. L'entrée dans l'économie de marché et ses implications socioculturelles

L'économie de marché est au cœur du système capitaliste. L'entrée dans l'économie de marché a donné l'occasion aux *Ciraamba* d'être acteurs de la mondialisation à cette époque.

2.1. L'introduction du numéraire

Avant la colonisation, la région de Banfora de par sa situation géographique était intégrée dans un vaste réseau commercial. En effet, en dépit de l'hostilité des populations de la plaine à l'égard des *Jula*, la région était une zone de transit de divers produits. Le kola venant du sud, inondait les localités du nord comme Bobo-Dioulasso, le pays moaga,... A partir du nord, le sel du désert transitait par la région et inondait les marchés du sud. Cependant, la réalité historique commerciale est que les peuples de la région furent en marge de ce commerce dans la mesure où cette activité était essentiellement animée par les *Jula* (Traoré, 1984 : 23). Le désintérêt des communautés ethniques locales à « la chose commerciale » semblait ne pas favoriser l'atteinte des objectifs économiques de la colonisation. Dans une dynamique de rentabilité de la région, il fallait non seulement les intégrer à la production des denrées, mais aussi à leur commercialisation. C'est dans cette logique que les produits de la plaine susceptibles d'intéresser les entreprises françaises furent identifiés. Il s'agit essentiellement de la liane gohine servant à la fabrication du caoutchouc. Aussi, les besoins des populations de la plaine en biens de consommation furent répertoriés. En réalité, l'administration coloniale mit tout en œuvre pour que les peuples de la région soient des acteurs de l'économie de marché. Afin de les inciter à y entrer, le numéraire fut introduit dans tous les domaines d'activités. Toutes les productions des populations locales avaient désormais une valeur, un prix, un coût. Le caoutchouc était vendu à 2,5 F le kg, le mil 0,08 F, le fonio et le

riz 0,20 F, le tabac 0,05 F, le poulet et la pintade 0,90 à 1 F, le coton brut 0,25 F, l'arachide 0,25 F, le bœuf 50 à 60 F et le mouton 4 à 6 F (Sagnon, 1996 : 63). L'acheteur potentiel de ces produits fut l'administration coloniale et les sociétés françaises. En contrepartie, la métropole du moins les entreprises commerciales françaises offraient une diversité de biens de consommation. Il s'agissait des produits comme la guinée bleue et la guinée blanche à 0,70 F/m, le mouchoir de tête 1,90 à 2,50 F l'unité, l'andrinople 1,90 à 2,90 F/m, la toile de cretonne à 0,60 F/m et bien d'autres produits (Sagnon, 1996 : 64). Au-delà de la fixation des prix de chaque denrée, l'impôt, les travaux prestataires et le portage pouvaient être payés ou rachetés en numéraire. L'impôt de capitation était ainsi à 1F/tête, les travaux prestataires à 0,80 F/jour et le portage à 1,34 F par tonne au kilomètre (Sagnon, 1996 : 65). L'introduction du numéraire dans l'activité économique a été sans doute un moyen sûr permettant l'entrée des populations administrées de la région dans l'économie de marché. La conversion des corvées (portage et travaux prestataires) en numéraire a poussé les populations qui les redoutaient à s'adonner à la production des denrées obligatoires. Il faut préciser qu'au début de la colonisation, l'acquittement de l'impôt se faisait avec les biens familiaux par le chef de famille. Par la suite, il se faisait par la famille nucléaire ou famille restreinte. Avec ce changement, les tenants de l'économie coloniale élargissent non seulement la base des potentiels acteurs, mais aussi responsabilisent les acteurs individuels. La rentabilité recherchée ne peut pas s'accommoder avec les offres et prestations collectives. Il y a là un moyen souple d'obliger ou de contraindre les populations à être des acteurs de l'économie de marché donc de la mondialisation. Cet état de fait eut des implications ou répercussions socioculturelles. Ce fut le début d'un changement de mentalités au sein de la société des *Ciraamba*. Le Gouin produisait pour s'acquitter non seulement de ses devoirs vis-à-vis de l'administration coloniale, mais aussi pour

acquérir des biens de consommation offerts par les entreprises commerciales. Peu à peu l'individualisme commença à mettre en mal les solidarités lignagères. En effet, en pays gouin, les unités de résidence constituées de frères et de leurs descendances étaient des unités de production. Du fait de l'individualisme naissant, on a assisté à la destruction de ces unités de production dans la mesure où chaque famille produisait pour son propre compte et dans le but de satisfaire ses besoins. C'est dans ce sens que Joseph Ki-Zerbo a dit : « L'argent atomise les familles et enclenche un processus de déclassification sociale. » (Ki-Zerbo, 2008 : 40). Des Gouin ont commencé à avoir des revenus substantiels et à rechercher peu à peu le profit. Cela préfigurait un nouvel ordre économique qui est tout à fait contraire au système traditionnel d'autosubsistance. Les migrations ont renforcé cette déperdition culturelle.

2.2. Migrations et déperdition culturelle

S'il est vrai que les *Ciraamba* de même qu'un nombre important de peuples de l'Ouest et du Sud-ouest du Burkina Faso ont une tradition de migration, il n'en demeure pas moins que la colonisation ait créé les conditions d'une nouvelle migration. C'est dire que le mouvement migratoire des Gouin et de la plupart des peuples voltaïques qui se poursuit actuellement étaient étroitement liés à la colonisation. La migration a été la réponse trouvée par les Gouin pour faire face aux contraintes (impôts, exactions et bien d'autres) de cette période. Les *Ciraamba* ont d'abord pris le chemin de la Gold Coast. Le choix de cette destination n'était pas fortuit. En effet, il n'y avait pas d'impôt, de travail forcé et de conscription. Aussi, cette colonie offrait du travail dans les plantations, des rémunérations élevées et des magasins remplis de produits manufacturés à coût abordable (Dacher, 1997 : 155-156). L'entreprise d'une migration au motif ci-dessus corrobore le début d'un changement de mentalité.

L'administration coloniale française ayant pris conscience de l'hémorragie a tenté de retenir les jeunes à travers un allègement du régime colonial. C'est dans ce cadre que s'inscrivent la diminution du nombre de jour de prestation, l'amélioration des conditions de travail et d'hébergement, l'augmentation des salaires,... à la fin des années 1920. Avec le démantèlement de la colonie de Haute-Volta en 1932, l'administration coloniale voulut détourner la main-d'œuvre de la Gold Coast vers la Côte d'Ivoire. L'allègement des conditions de travail ci-dessus mentionnées permit à la colonie de Côte d'Ivoire d'accueillir quelques migrants (Dacher, 1997:157-158). L'importante main-œuvre gouin et même voltaïque était donc un enjeu que chaque puissance colonisatrice voulut contrôler en vue de la mise en valeur des colonies. Mais quelle que soit la destination, d'abord la Gold Coast puis la Côte d'Ivoire, le mouvement migratoire enclenché depuis les années 1920, a fortement marqué l'histoire contemporaine des *Ciraamba*. Manifestation de l'adhésion de la société gouin au nouvel ordre économique notamment l'économie de marché, les migrations eurent d'importantes répercussions socioculturelles. En effet, elles furent à l'origine de profondes transformations de cette société à travers l'apport d'idées et de modèles nouveaux. Les symboles de la virilité qui étaient la houe, le couteau, l'arc, le carquois et la flèche ont été remplacés par la bicyclette à rétroviseur. La considération et l'ascension sociale très liées à l'âge connurent une mutation. Désormais, le pouvoir était à l'argent. Les migrants revenaient au village avec un pouvoir d'achat relativement élevé. Ils construisaient des habitats en tôles et s'habillaient un peu comme les gens de la ville. Ils prenaient en charge les dépenses de mariage et de funérailles de leurs proches parents. Ce faisant, ils étaient plus en vue, avaient de l'audience et de la considération au sein de la société³. La réussite sociale des premiers migrants eut

³Enquête orale auprès de Soma Alphonse, ancien migrant, le 17-06-2019 à Siniéna

un effet de contagion et par la suite la migration devint un effet de mode à telle enseigne que celui qui ne réussissait pas à prendre le chemin de la Côte d'Ivoire durant toute son existence, était considéré selon les propos de Madeleine Père comme « un affreux poltron, un sauvage méprisé des autres (...) » (Père, 1988 : 372). En pays gouin en plus d'être un effet de mode, les migrations furent pour certains jeunes un moyen de résistance au système matrimonial. En effet, des jeunes gens qui ne voulaient pas se séparer après la première union (le *drru*), optèrent pour la fuite en Côte d'Ivoire (Dacher, 1987 : 56). Cette fuite à l'étranger supposait au préalable un début de changement de mentalité. Des jeunes hommes et filles *ciraamba* passaient outre les dispositions coutumières sans même craindre le courroux des forces invisibles immanentes. Cet aspect constitue une spécificité des Gouin en matière de déperdition culturelle.

Les migrations suscitées pendant la période coloniale ont été porteuses de mutations socioculturelles dans la société gouin. Il en est de même pour l'école et la révolte de 1914-1915.

3. L'impact de l'école et de la crise de 1914-1915 sur la société gouin

L'école et la crise de 1914-1915 ont contribué à l'évolution de la culture gouin.

3.1. L'école coloniale et déperdition culturelle en pays gouin

Il est indéniable que des enfants de la plaine de Banfora ont été envoyés à « l'école du Blanc ». En effet, la première école primaire indigène y fut créée en 1907. Cependant, les meilleurs élèves furent envoyés à Bobo-Dioulasso pour le certificat indigène (Sagnon, 1996 : 60). Qu'ils soient formés dans la région ou ailleurs notamment à Bobo-Dioulasso, des enfants de la plaine de Banfora quel que soit leur rang social (fils de notables ou non) ont fréquenté l'école coloniale. Celle-ci a permis la diffusion de la

langue et de la culture française au sein des peuples de la région. Les cadres subalternes issus de cette école ont été les acteurs de la diffusion des valeurs occidentales dans la plaine. C'est fort de cette acculturation qu'ils ont créé une association dénommée l'Union Fraternelle des Originaires de Banfora (UFOB) qui avait pour objectif de faire évoluer les populations de Banfora. Dans les faits « Les 27 et 28 décembre 1947, à Banfora, l'UFOB procéda à une cérémonie de découpage et d'enterrement des feuilles, avec quelques vieillards chargés de représenter les communautés gouin, turka et karaboro, rite qui fut clôturé par l'immolation d'un taureau et par des danses. » (Dacher, 1997 : 168). L'UFOB cherchait également à obtenir « le remplacement de certaines tares institutionnelles figurant dans le pacte matrimonial de la région. » (Dacher, 1997 : 168). Il est vrai que les cultures se pérennisent grâce aux échanges, mais la domination culturelle le plus souvent facilitée par l'école a créé de toute pièce des cadres qui ont procédé à une réinvention de l'identité culturelle des peuples de la région afin qu'elle soit en phase avec la modernité qui s'installait de façon irréversible. La spécificité de la région est que des intellectuels se sont organisés en association pour faire changer certains aspects de la culture. En effet, les femmes gouin qui portaient des feuilles non pas pour cacher leur nudité, mais pour se conformer à la tradition (afin de se mettre à l'abri de la stérilité) étaient agressées par ces « Blancs de type nouveau »⁴. Ces scènes de violence à l'endroit des croyances et pratiques gouin corroborent les propos suivants : « la domination culturelle la plus insidieuse est restée sans doute la plus aliénante. » (Louis-Vincent et Luneau, 1975 : 275). L'école demeure donc la base de toutes ces formes de domination culturelle occidentale. S'il est vrai que pour dominer un peuple sur n'importe quel plan il faut l'asservir culturellement, force est de constater que l'école demeure le meilleur moyen de cet

⁴ Koné Zoumana, policier à la retraite, enquête réalisée le 03-01-2019 à Banfora.

asservissement. Dans le même sens, la crise de 1914-1915 a fortement entamé l'identité culturelle gouin.

3.2. La crise de 1914-1915 et l'identité gouin

La révolte des peuples de la Boucle du Mouhoun qui eut lieu en 1915-1916 est l'un des événements historiques d'importance à l'Ouest de la Haute-Volta coloniale. La crise de 1914-1915 dans la plaine de Banfora était la répercussion de cette révolte des peuples de la Boucle du Mouhoun même si elle a été constatée plus tôt. Dans le contexte de la première guerre mondiale, les conscriptions, l'impôt de capitation et les corvées furent difficilement supportés par les populations de la plaine qui étaient déjà victimes des exactions des agents locaux de l'administration coloniale : chefs de canton, interprètes et gardes-cercles. A ces causes, il convient d'ajouter la gestion rigoureuse du Cercle de Bobo-Dioulasso par son nouveau commandant depuis le 03 novembre 1914 en la personne de Maubert (Sagnon, 1996 : 75). Certes, la révolte de 1914-1915 couvait bien avant la nomination de l'administrateur Maubert, mais c'est le nouveau commandant de cercle qui, de par sa gestion digne d'une monarchie absolue de droit divin, l'a amplifiée.

Dans la plaine de Banfora, Gouin, Karaboro et Turka firent une coalition sous la conduite de Yoyé Karama, chef de canton féticheur de Banfora. Ils préparèrent en secret la révolte à travers la fabrication des arcs, des flèches, des sabres, des poignards. Aussi avaient-ils planifié le massacre de colporteurs *jula*, l'assassinat des chefs et des gens dévoués à l'administration coloniale et l'attaque du poste militaire de Banfora (Sagnon, 1996 : 77). Dans les faits, les populations de Labola, de Naniagara, de Moussodougou, de Diarabakoko, de Diounouna, de Siniéna, de Tengrela, de Nafona, de Zié Dougou, de Soubakaniédougou, de Niangoloko, de Yenderé et de Mitiédougou ont mis au défi le Commandant de cercle de leur rendre visite. Aussi, avant le 30 novembre, Anzoumana Ouattara,

chef de canton de Soubakaniédougou fut attaqué. Son habitat fut saccagé et brûlé (Sagnon, 1996 : 77). Il y avait donc l'imminence d'un soulèvement populaire dans la plaine de Banfora. Cependant le « show » n'eut pas lieu du fait d'une tournée entreprise par l'administration coloniale (Sagnon, 1996 : 78). Mais la méthode que l'administrateur Maubert utilisa pour conjurer à jamais d'éventuelles révoltes dans la plaine de Banfora a porté un coup dur à l'identité culturelle gouin. Louis Tauxier écrit à ce sujet : « Le désarmement effectué dans la résidence de Banfora, de 1915 à 1919, non sans des hauts et des bas, comme on vient de le voir, a enlevé au pays : 2000 arcs-63000 flèches-6000 carquois-3000 sabres indigènes-48 baïonnettes-serpents-24 lances et 150 fusils.» (Tauxier, 1933 : 104). Le désarmement effectué par l'administration coloniale a été porteur d'une véritable déperdition culturelle chez les *Ciraamba*. Le contexte colonial ne se prêtait vraiment pas à la fabrication de nouvelles armes en remplacement des anciennes du fait de la surveillance des acteurs locaux de l'administration coloniale. Les Gouin qui se définissaient d'abord comme des agriculteurs, puis comme des chasseurs-guerriers regrettent cette perte culturelle. L'arc, la flèche et le carquois qui symbolisaient la virilité ne le sont plus après ce désarmement. C'est la fin de l'identité de chasseur-guerrier des Gouin. Les *Ciraamba* lors de la Semaine Nationale de la Culture participent en tant que spectateurs à la compétition de tir à l'arc comme s'ils n'avaient jamais connu cette arme blanche. C'est pourquoi nous pensons que le désarmement effectué par l'administration coloniale de 1915 à 1919, a été une véritable catastrophe culturelle pour le peuple gouin. Il s'agit là aussi d'une spécificité des *Ciraamba* et d'autres peuples de la région en matière de déperdition culturelle.

Conclusion

Les *Ciraamba* ou Gouin font partie des peuples de l'Ouest et du Sud-ouest du Burkina Faso caractérisés par l'absence d'une structure politique centralisée. A l'instar des autres peuples africains, ils ont vécu sous domination coloniale de la fin du XIX^e siècle à 1960. Plusieurs pans de la société *cerma* ressentirent les effets de la colonisation. L'école coloniale a fabriqué des intellectuels organisés au sein de l'UFOB qui prirent des initiatives en vue de l'évolution de certaines coutumes dites barbares. La révolte de 1914-1915 eut elle aussi des échos sur le plan culturel à travers la perte de l'identité de chasseurs-guerriers des Gouin. L'entrée des populations *cerma* dans l'économie de marché a été à l'origine d'un changement notable des mentalités. L'individualisme commença peu à peu à s'installer mettant ainsi en mal les solidarités lignagères. L'une des implications de cette entrée des Gouin dans l'économie de marché fut l'entreprise de migrations vers le Ghana puis la Côte d'Ivoire. Ces migrations accélèrent le changement de mentalités qui donna l'occasion à des jeunes gouin de défier parfois certaines coutumes.

Références citées

- DACHER, MICHELE**, (1987), « *Société lignagère et Etat : les Goin du Burkina Faso* » Genèse-Afrique XXV (1), pp. 42-57
- DACHER, MICHELE**, (1997), « *Organisation politique d'une société acéphale : les Goin du Burkina Faso* », L'Homme 144, pp.7-29
- DACHER, MICHELE**, (1997), Histoire du pays gouin et de ses environs, Paris- Ouagadougou, SEPIA-ADDB
- HEBERT, JEAN**, (1969), « *Gwi et les Turka* » Notes et documents Voltaïques 3(1), pp.10-51
- KAMBOU-FERRAND, JEAN-MARIE**, (1993), Peuples voltaïque et conquêtes coloniales : 1883-1914 (Burkina Faso), Paris, L'Harmattan
- KI-ZERBO, JOSEPH**, (2008), *Regards sur la société africaine*, Dakar, Panafrika,
- LOUIS-VINCENT, THOMAS et LUNEAU, RENE**, (1975), *La terre africaine et ses religions : traditions et changements*, Paris, Librairie Larousse

- PERE, MADELEINE**, (1988), *Les Lobi : traditions et changements (Burkina Faso)* t1, Laval, Siloé
- POISSON, YVES**, (1983), « *L'approche qualitative et l'approche quantitative dans les recherches en éducation.* » Revue des sciences de l'éducation vol 9 n°3, pp.369-378
- SAGNON, MARIUS DAOUDA**, 1996, *Les Karaboro, les Ciramba et les Kuraba face à la conquête et la mise en place de l'administration coloniale dans la plaine de Banfora : 1898-1921*, Mémoire de maîtrise d'Histoire, Université de Ouagadougou
- SOMA, YARMON ETIENNE**, (1984), *Les Cirayba et leur conception de Dieu*, Banfora, SIL
- TAUXIER, LOUIS**, (1933), « *Les Gouin et les Tourouka, résidence de Banfora, Cercle de Bobo-Dioulasso. Etude ethnographique suivie d'un double vocabulaire* » Journal de la société des Africanistes, pp.77-129
- TRAORE, BAKARY**, 1984, *Le processus d'islamisation à Bobo-Dioulasso jusqu'à la fin du XIX^e siècle : Approche historique et sociologique*, Mémoire de maîtrise d'Histoire, Université de Ouagadougou
- VASSALLUCCI, JEAN-LOUIS**, 1988, *Gbafô : Peuplement du site de Banfora (Burkina Faso)*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Provence